

relief & croquant

HIATUS

La revue des élèves de Paris-Saclay

Hiatus n°7 | Décembre 2019

L'édito

Relief. Croquant.

Deux mots. Assez simples d'ailleurs, deux pauvres mots très simples, et pourtant bien compliqués. Cela n'a pas empêché plusieurs étudiants de révéler l'artiste qui est en eux à travers ces deux thèmes pour le moins hors du commun. Avec une bonne dose d'imagination, ils se sont frottés à une thématique difficile – je dois l'avouer – mais qui a le mérite d'être très stimulante intellectuellement. Le contenu original et varié qui en ressort vous est proposé dans les pages qui suivent. Alliant une certaine légèreté et une profondeur certaine, nul doute que ces œuvres ne manqueront pas de relief et

se laisseront croquer facilement, si je puis dire.

Enfin, vous aurez remarqué que ce numéro sort avec quelques temps de retard. Nous avons malheureusement été entravés par des problèmes d'ordre informatique qui ne sauraient tarder à être réglés. Mais rassurez-vous, l'équipe de Hiatus n'a pas chômé entre-temps, et le prochain numéro papier de la revue sortira très prochainement. Au moins, le papier n'est pas sujet aux *bugs*.

D.S.



Sommaire

Stargazing	3
Elsa Fromont	
Histoire croquante	4
Edmund Eauchai	
Séchez mes larmes	5
Bonaventure Fontanier	
Sombre, Clair, Machine	7
Maurice Coquet	
Sans titre	8
Alexis Poignant	
Monts et abimes d'Aërgand	10
Dorian Serradeil	



Stargazing

Elsa Fromont

HISTOIRE CROQUANTE

La vie, qu'il faut croquer à pleines dents si l'on en croit l'adage, est principalement faite d'histoires, je vais vous en croquer une. Une jeune et jolie demoiselle, belle à croquer dirons-nous, se promenait dans la forêt. Sa vie était plutôt morose, et cette journée devait lui redonner un peu le sourire.

Elle se rendait chez sa mère-grand pour y faire une partie de croquet. Elle apportait dans son panier un pot de beurre pour celle-ci, et un croque-monsieur en guise de casse-croûte. En chemin elle pensa à son frère. Pas besoin de faire un croquis détaillé, ce chenapan avait fait bien plus que croquer dans la pomme, et vivait au-dessus de ses moyens : tous les jours il s'offrait des repas à la croque au sel ! Pour cela, il avait croqué tout l'héritage de sa sœur. La pauvre demoiselle se retrouvait donc escroquée, expliquant ainsi sa dépression.

Chemin faisant, à la fin de ses pensées qu'elle vient de nous faire croquer, elle se trouva devant la porte de la demeure de son aïeule. Elle croqua le marmot. Mais au lieu de sa mère-grand, ce fut un grand méchant loup avec de grandes dents qui lui ouvrit, et qui croqua cette enfant.

Edmund Eauchai

Séchez mes larmes

Texte : Bonaventure Fontanier

Cela s'est-il fait soudainement ou progressivement ? un jour, un an, cent ? Peu importe, je suppose. Il est trop tard. Une chose s'est substituée à lui, et son souffle s'est éteint dans l'indifférence.

Il n'y eut, au début, que de légers renflements aux pieds des arbres, presque invisibles ; puis ils grandirent, concurrençant les dos d'âne ; et percèrent. Des crevasses dans la croûte noire, que tapissaient des matières végétales. Cela commençait à être dérangeant. On devait s'écarter, piétons ou cyclistes. Ça ne pouvait continuer.

Les gens décidèrent d'agir. Il fut d'abord envisagé de pratiquer une opération à route ouverte, pour amputer les excroissances, mais cela n'était pas satisfaisant. Trop de ressources, trop de temps, pas efficace. On progressa vers un traitement chimique, tout en douceur. Une simple piqure, et la nécrose gagnait le membre vigoureux.

Que de bruits. Aboiements, miaulements, on ne pouvait croiser un mufler sans avoir à subir une agression quasi-traumatisante. Mais il n'y avait pas que ça : l'odeur des étrons insouciamment disposés sur les pavés était insupportable. Ces petites choses prenaient des libertés qu'on ne pouvait décemment tolérer.

Les gens abandonnèrent leurs animaux dans la nature, loin. Puis on réalisa que c'était inhumain : ils étaient incapables de se nourrir eux-mêmes et souffraient ; par compassion on les euthanasia, un à un. Puis vaches et compagnie y passèrent aussi – elles étaient devenues inutiles et polluaient.

Plus de feuilles pourrissant sur le sol d'automne, plus de bestioles poilues, bruyantes, sales. Les villes étaient parfaites : propres et lisses, silencieuses. Les briques, les pierres, tout ce qui eût présenté la moindre irrégularité était banni. Le béton ciré, le plastique, pratiques. Le verre était à la mode : il était lisse, on se voyait dedans.

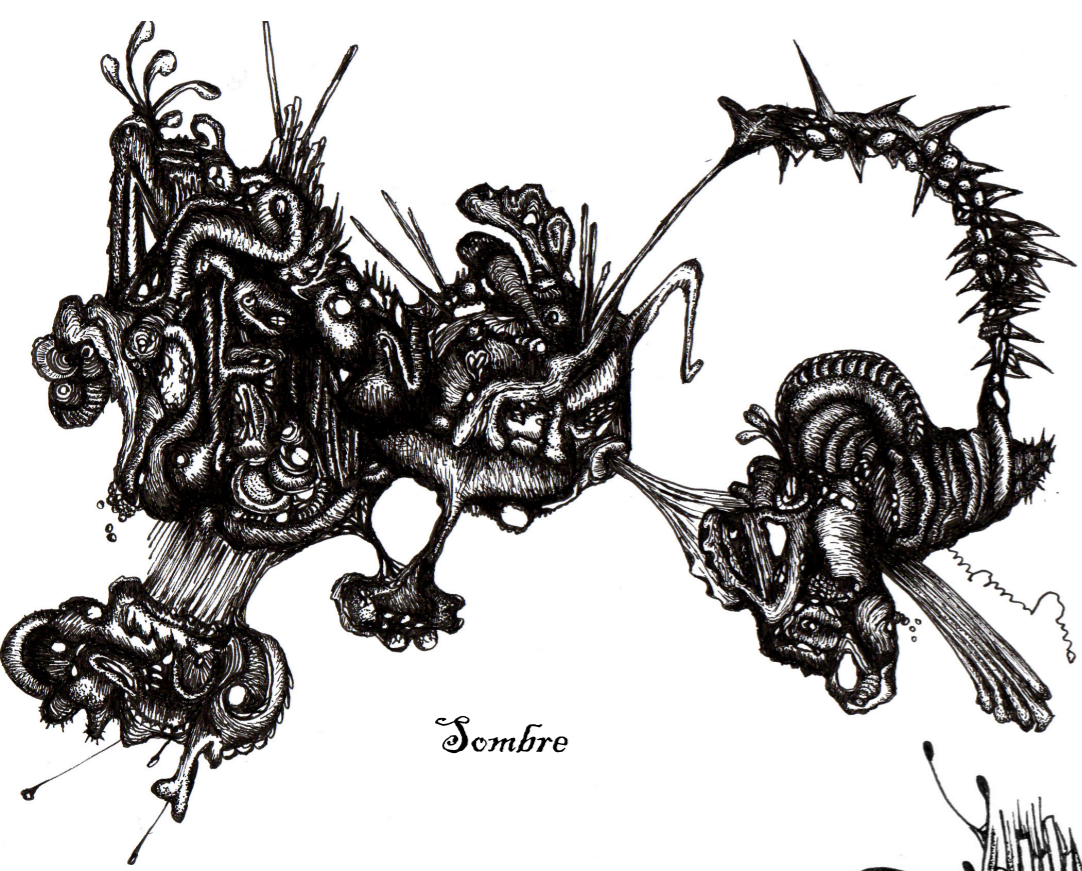
Les gens s'y admiraient. L'obsession de la maigreur était dépassée depuis des années, une lubie dont l'humanité s'était heureusement échappée. C'était merveilleux, les corps semblaient parfaits. Trop gros on avait taillé, trop maigre on avait comblé.

En fait, nous aussi étions poilus. Bruns ou châains, blonds, vilaines toisons. Ne se contentant pas du chef elles colonisaient tout le derme. Et ces tâches, et ces rides, c'était indigne. Et tout ce qui se cachait en-dessous : arthrose, cancers, incontinence et autres répugnances. Le corps était faible et dégoûtant.

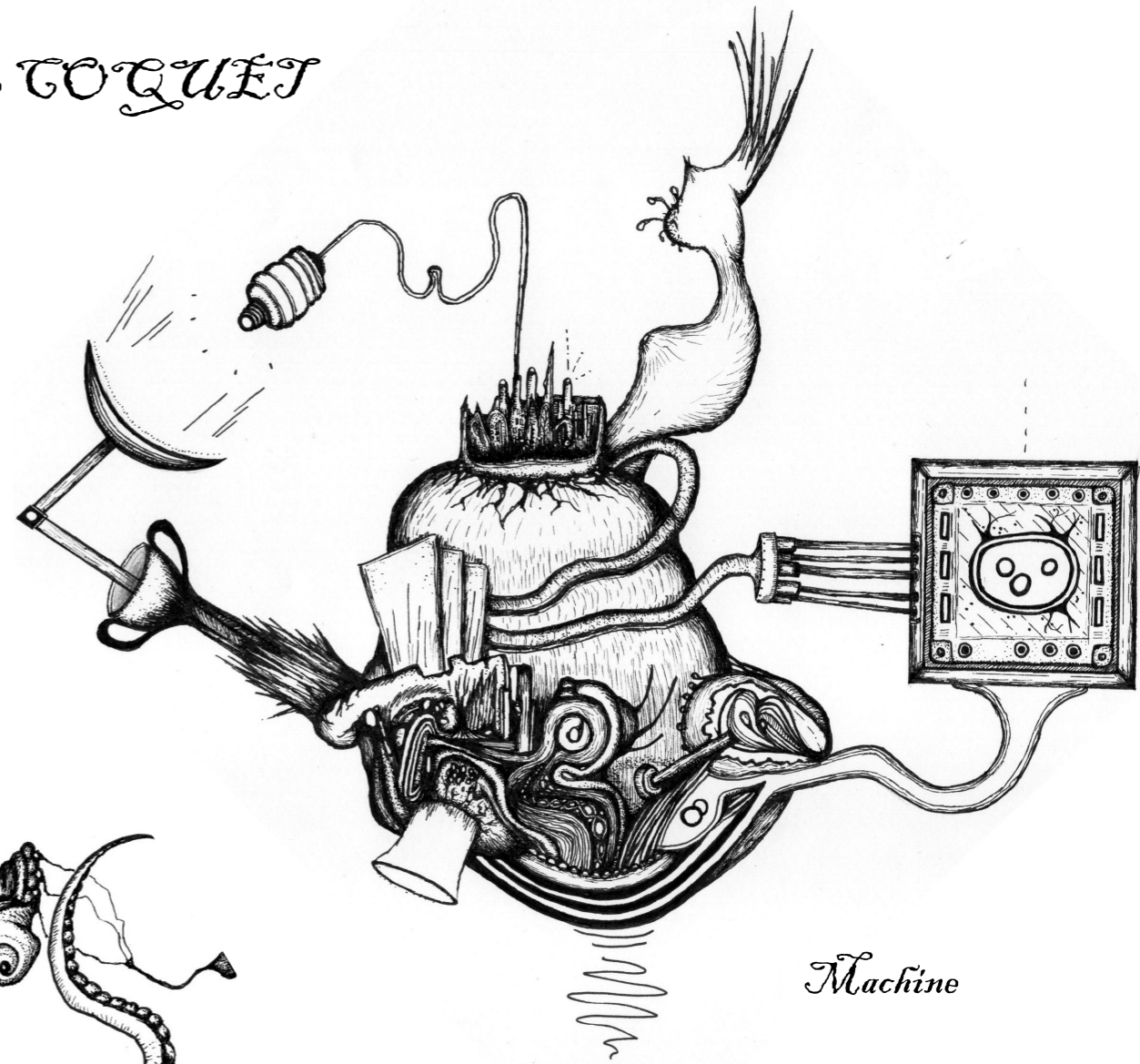
Les gens ne s'aimaient plus. Heureusement on parvint peu à peu à les remplacer. Il y eu quelques ratés, au début – les pauvres. Quatre prothèses et voilà le problème réduit de moitié ; les corps se soumettaient et intégraient cette beauté plastique si simple, si pure.

La vie était reprise, vidée de ses défauts. Une seule chose toutefois ne put être réparée, cette chose qui avait pris la place de leur cœur, dure comme la pierre, craquante comme le bois mort.

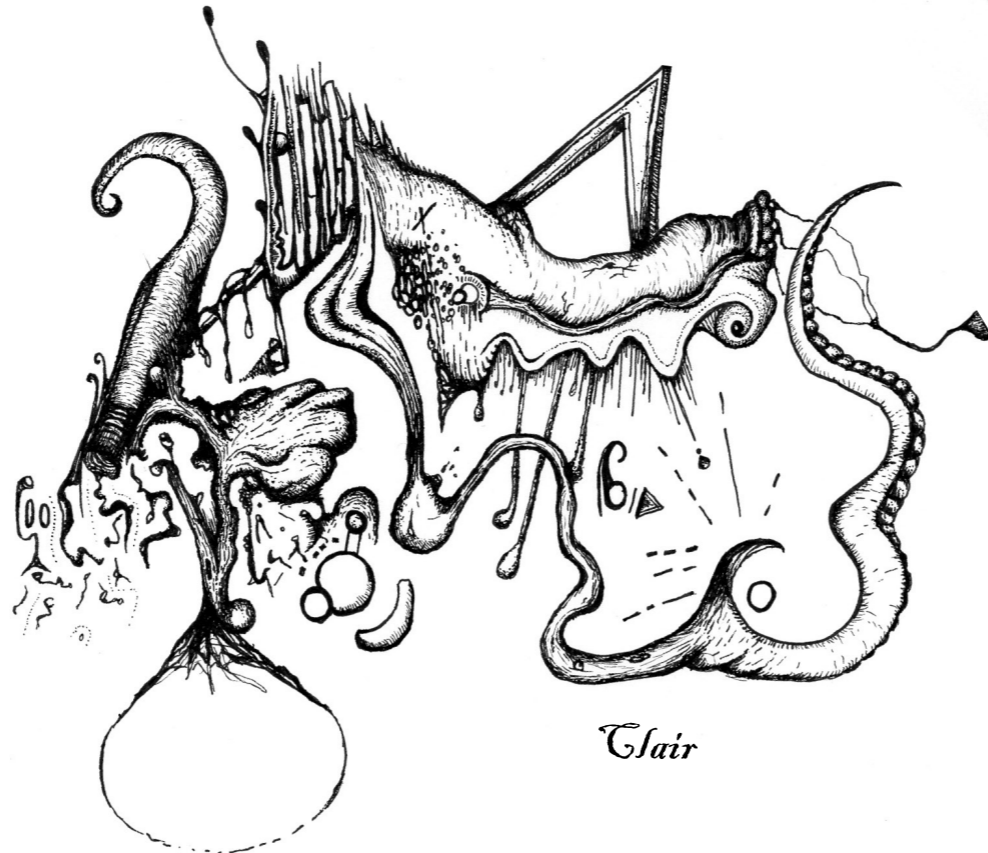
Peu importe, je suppose. Elle sera bientôt remplacée par du plastique, tout lisse.



Sombre



Machine



Clair

Il conduisait entre deux rives : remorqueur interocéanique, Volkswagen années 80, intérieur vert marais. Toujours regarder dehors pour ne pas vomir. L'Atlantique, tu vois, ça c'est le putain d'Atlantique, putain de beau, hein ? Il parlait grossièrement de l'océan, de la brume sur le sable rouge et des bandes blanches tracées par l'hiver. Le camion grimpait. Les marchandises – des frigos cette fois-là – vibraient dans leurs cartons couleur carton. Dehors, le sable devenait des rocs. Les rocs se couvraient de blanc. Les arbrisseaux disparaissaient : ne restait que la neige. L'homme enfonce ses mains dans de gros gants noirs. Il descendait pisser dans le blanc immaculé, face aux ruines d'un hôtel pour routiers – il était en voie de disparition. Ouais, putain je me trimballe encore une Mex' à gros cul, criait-il au téléphone tout en secouant sa queue, sachant que tout s'entendait dans le silence des plateaux. Le soleil, à travers les pans de murs, sculptait son visage. Il la secouait pendant de longues secondes. La route ne se définissait que par ces arrêts, ces queues agitées et ces repas rapides : plus tard, on se frotterait les mains dans une cabane aux marmites fumantes, un restoroute pour camionneurs – ajiaco et humitas. Sans ces arrêts, la route n'était qu'intemporelle. Allez, dépêche-toi la Mex', faut repartir. Déjà la descente, le sable reprenant son droit divin – ici, c'était peut-être le seul endroit où la colère de

dieu n'existait plus, où il n'y avait que le désert et ses passagers, libérés du langage. L'homme n'écoutait rien. Juste le moteur et le bitume. Un froufrou qui, avec l'habitude, devenait un silence, écrasant toute vie, le regard accaparé par la stérilité du paysage. C'était un homme étouffant. Il s'appelait José-Manuel Barrios Green Kohl – même son nom étouffait ! –, descendait d'immigrés allemands, petit-fils de séfarades et d'indiens, une mère mulâtre doucement basanée, mariée à un autre mulâtre : ma mère, c'était une pute, elle voulait sa liberté et ses amants, son fils (moi) n'était qu'un remord en va-et-vient ; pour ça que je suis devenu catho, pour enculer son seul principe, sa putain de religion buissonnière. Il triturait sa croix et, derrière, les montagnes s'écroutaient dans l'horizon : la route, infinie, encore ; le sable qui pénétrait la cabine, les vêtements, le grain de la peau. Il descendait pisser toutes les deux heures. Putain de génétique, faiblesse juive, pas les reins solides ; d'habitude je pisse dans une bouteille, mais tu me gênes (ton long front mat, ta bouche entrouverte aux dents écartées, l'angoisse qui transpire de ton appareil photo et de tes mains, le désir de tes hanches larges, des hanches de mère, des hanches arabesques où se sont écrites les années de grossesse et de la vieillesse, cinquante, cinquante-cinq ans peut-être, une peau à peine tachetée, éclatée par le reflet du désert enneigé, une peau sèche qui embaume toute ta

silhouette, ton allure de femme libre, de Mex' libre, de révolution achevée, et surtout, sur tout cela, le diaphragme de ton appareil, reposant sur ta poitrine tombante, sur tes poumons, et ce diaphragme qui halète, ce diaphragme qui donne un air de chien : je suis un chien dans tes yeux !). Il ne voulait pas qu'on le filme, qu'on le photographie, qu'on parle de lui. Il fallait être l'absence pour entrer à son contact. Sa grand-mère était arrivée pendant la guerre, un bateau allemand d'où débordaient les juifs, refusé par les Etats-Unis, accosté à Cuba : l'attente de l'émigré, le mal du pays, la peur du pays, des incendies, des coups d'états et des massacres, le désespoir de la terre arrachée : et si notre village n'est plus un village, et si ce carrefour où j'ai eu mon premier baiser n'est plus un carrefour mais le simulacre de ces premiers amours, et si tout cela est enterré et que moi je suis encore là-bas, que le reste n'est qu'un rêve, que je suis morte depuis longtemps ? Le bateau repartirait en Allemagne, droit sur la mort, le piège de Himmler. Peur de mourir, bien sûr : franchir le dernier pan de mer sur un rafiot illégal, nager, nager encore et battre la rame et frôler la mort à chaque vague. La grand-mère racontait : « je me suis penchée par la fenêtre et ils ont tiré au petit calibre, juste pour s'amuser à viser le juif » ... « mes parents à moi, ils sont toujours là-bas, sous les litres de terre, un fossé qu'on prenait même pas la peine de reboucher, creuser dans la terre

gelée, si dure que les allemands se crevaient à manier la pelle » ... « la seule chose que j'ai gardé de l'autre continent, c'est mon petit cheval en bois ». Il trônait sur le tableau de bord, le museau ébréché. L'homme ne savait parler que de massacres. Sa peau brun clair respirait la banalité du mal, rien de plus, rien de vraiment profond. Le sable redevenait le roc, dernière crête avant la pente finale (je déteste ce col, ces dernières neiges, le manteau à peine enlevé déjà remis, je n'aime que les plateaux désertiques, le reste est sensation de mort). Il n'avait aimé qu'une femme en quarante-cinq ans, une yougoslave, une danseuse aux transes funéraires, une fille de massacre qui avait vu les fossés de cadavres. Elle ne l'aimait plus. Il coupait le moteur et se laissait porter par la pente, droit vers le Pacifique : le crépuscule sculptait son long front aux épais sourcils, les arcanes proéminentes, les yeux creusés par le soleil sur la route, le nez long et droit des juifs-allemands, les lèvres épaisses des femmes latines et le menton à l'américaine - un bâtard au regard fixe et découpé. Avec ce visage, il avait possédé sa yougoslave dans cette même cabine, senti ses cheveux, plaqué ses poignets contre les sièges vert marais, il l'avait désirée et baisée, il avait remonté le string entre ses fesses livides pour serrer sa vulve mouillée - il s'était laissé posséder par ses hanches de danseuse, par le

métronome de ses cuisses et ses omoplates qui sourdaient en levrette - il s'était endormi l'oreille dans le creux de ses clavicules et elle avait eu le poids de cet homme étouffant dans sa peau blanche et ses lèvres fines. Il lui disait danse et elle dansait sur le sable rouge, son cul frémissant, ocré par le désert, l'ombre étirée à l'infini, sa danse à la violence crue, inregardable : expression pure de la douleur, de sa bouche écartée, de ses phalanges exorbitées et de son corps tout entier disloqué. Elle était douée en fellations et ses danses aspiraient sa haine ; le reste, il ne s'en souvenait pas ou ne voulait pas s'en souvenir. Il avait honte de lui parfois. Il se recroquevillait dans un coin de l'entrepôt pendant qu'on déchargeait son camion. Il frottait l'intérieur de ses poignets l'un contre l'autre. Il griffait ses propres paumes. T'es qu'une sale grosse Mex', putain, vous me dégoûtez vous les Mex', vous savez pas rester dans votre coin, toujours à vous mêler des oignons des autres. Il cachait son visage des photographies. Il s'appuyait contre le mur noir décrépi et mimait la mort. Il marchait lentement le long du port. Il marchait jusqu'à la plage, les poings serrés dans ses poches. Il se rappelait son enfance, les insultes des gamins sur son gros nez et ses yeux de sale juif, de sale rat - ta mère la pute d'Abraham et la salope des Fritz - si pauvre, même les bonnes sœurs te donneraient pas

l'aumône, juif et pauvre, ahahah - enculés de juif, putain de Mex', tous pareil, marmonnait-il en longeant la mer. Il se détestait et regrettait instantanément ses mots. Il se déshabillait, s'allongeait nu, bien enfoncé dans le sable chaud, sa queue qui commençait à se tendre en l'air, vingt ou vingt-trois centimètres. Des ados jouaient de la guitare. Enfoirés de Chicanos avec leur musique pourrie. Il se confessait à un prêtre imaginaire et au ressac qui emportait ses mots : mon père... Puis, quand il n'avait plus de pêchés à confesser ou que le sable grattait entre ses fesses, il se levait et courrait s'enfoncer dans la pureté de la mer, non pas la surface de la mer, mais ses entrailles, ses profondeurs, ses montagnes et ses vallées qui n'étaient pourtant ni des montagnes ni des vallées et qui soudainement plongeaient en une faille noire. Il remontait haletant, comme s'il essayait de se crever à chaque fois. Il s'affaissait dans le sable. Il hallucinait sur sa yougoslave, sur les montagnes, sur l'autre océan qu'il rêvait déjà de rejoindre, comme si un seul ne lui avait jamais suffi. Quand je suis de l'autre côté, je ne rêve que ce côté-ci et inversement...





MONTS ET ABIMES D'ÆERGAND

Terres sauvages de l'ouest, battues par les vents et oubliées par les Hommes, l'Æergand et l'Ouestgand ouvrent leurs larges plaines vers l'inconnu et les confins de notre monde. Les montagnes et précipices n'y sont pourtant pas en reste, et ce pays aux marges de la Brétorie compte certaines formations géologiques de grand intérêt que cet ouvrage se propose de recenser.

MONS ANTMVNOS, *le mont des mânes*
Owestgand - 856 mètres

Point culminant des basses terres de l'Ouest, le Mont Antumnos domine les brumes de la région et s'élève au-dessus d'elles tel un dragon au-dessus des nuages. Du moins, sa couleur noire anthracite due aux roches basaltiques qui le composent, ainsi que l'absence de végétation sur ses flancs lui donnent une allure menaçante. Sur sa face nord se trouve une grande cavité rectangulaire, ce qui fit croire aux Anciens que le mont était un passage vers les Enfers, scellé il y a longtemps par les Emypréens.

MONS TARANBRIGA, *le mont tonnant*
Owestgand - 1166 mètres

Volcan majeur de l'Ouest, ses accès de colère brutaux et imprévisibles lui ont valu le surnom de « tonnant ». Il fut pendant très longtemps associé aux divinités du tonnerre à cause du son caractéristique de ses éruptions, que l'on peut parfois entendre jusqu'aux pieds des Alpes d'Æères. Les nuages chargés de cendres qu'il projette dans les cieux sont responsables des nombreux orages de la Grande-Baie.

GORGES DE FORSOVEST, *les ravins sans fond*
Æergand - plus de 126 mètres en-dessous du niveau de la mer

Faisant partie des sept merveilles naturelles de Brétorie, les gorges de Forsouest consistent en un long défilé d'arches de pierres, enjambant des gouffres s'enfonçant au plus profond de la Terre, telle une bouche cruelle hérissée de crocs gris et acérés. Creusées jadis par l'action de l'eau, les Gorges de Forsouest ne sont plus qu'un désert de pierre sculpté par les vents violents qui accélèrent en passant par ses étroites vallées. Nul ne sait jusqu'où s'enfoncent ses gouffres. Sûrement aussi profond que n'est haute la tour de Ganiavra qui trône au milieu des gorges, vestige de la grandeur passée de cette terre désormais désolée.

Ce numéro t'a plu ?

Participe au prochain en envoyant
ta contribution pour le numéro

Désir — Errance

à bda.hiatus@ml.viarezo.fr

Nous remercions du fond du cœur tous les élèves
qui ont contribué, et sans qui Hiatus n'existerait
pas.

Responsable Hiatus

Charles Mallet

Comité éditorial et mise en page

Charles Mallet, Dorian Serradeil, Isabelle Vinson

Pour les prochains numéros, Hiatus s'ouvre à tous
les étudiants du plateau de Saclay, qui pourront
contribuer à Hiatus en nous envoyant leurs oeuvres.

C'est l'occasion de rassembler les différentes écoles et
universités de Paris-Saclay au sein d'un projet inter-
école ambitieux !

Une création du Bureau des Arts de
CentraleSupélec

<https://bda.cs-campus.fr/hiatus/>

Avec le soutien de

